

J. PLÉDRAN

NOTES
D'UN VOYAGE
DE FRANCE AU CANADA

VANNES

IMPRIMERIE LAFOLYE FRÈRES

—
1911

NOTES

D'UN VOYAGE DE FRANCE AU CANADA

Jé suis de ceux qui croient que rien n'élargit mieux l'intelligence que les voyages. Tout le monde n'est pas des aigles. Ceux-là seuls, parce qu'ils voient de haut, peuvent découvrir de larges horizons sans se déplacer ; mais pour nous autres, si nous nous contentons de l'horizon du clocher de notre village, nous n'avons pas un champ assez large pour apprécier certains faits, caractériser certains actes. Pour faire une étude de mœurs, il faut étudier les gens, les questionner, les interroger. C'est ce que nous avons fait du matin au soir pendant tout notre voyage.

Nous sommes donc partis de bande, comme on le dit dans le cantique des Arzonnais, quatre Morbihannais représentant toute la Bretagne : le Curé de la cathédrale, un vicaire de Saint-Patern, M. de Lapparent habitant Gestel, et votre serviteur. C'était le dimanche 21 août.

Qui de nous n'a parcouru, au moins une fois dans sa vie, la route de Vannes à Paris ? Il me semble donc superflu de m'attarder à vous la décrire.



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2026

Paris nous a retenus un jour pour prendre nos dernières dispositions avec l'*Agence des Voyages pratiques*. De là nous avons gagné Calais pour atterrir à Douvres. Je n'avais pas assez d'yeux pour considérer la vieille Albion. Je la voyais pour la première fois.

Arrivés à Londres, nous étions au commencement du voyage, nous étions frais et dispos, nous donnâmes du collier. Aussi nous fîmes rouler les cabs et les fiacres et trottâmes tant et si bien, pendant trois jours, depuis le matin jusqu'au soir, que nous avons parcouru dans tous les sens les quartiers riches et pauvres de cette immense ville et visité une grande partie de ses musées et de ses monuments, même Windsor.

Après un jour passé à Liverpool nous prîmes possession à 4 heures après-midi de nos cabines sur l'*Empress of Ireland*, — quelle belle langue que la langue anglaise ! cela veut dire l'Impératrice d'Irlande — un des plus beaux bateaux de la ligne *Canadian Pacific*. Ce monstre marin de 15000 tonnes, long de 173 mètres 85, large de 20 mètres, dévore chaque jour 375 tonnes de charbon c'est-à-dire pour 7000 fr. de combustible. Il faut dire qu'il portait dans ses flancs 340 passagers de première classe, 464 de seconde, 764 de troisième, 372 officiers, mécaniciens, etc, en tout 1910 personnes. Nous voyagions en compagnie de Son Eminence le Cardinal Vanutelli, légat du Pape, Son Eminence le Cardinal Loggus, archevêque d'Armagh, primat d'Irlande, Sa Grandeur Monseigneur Touchet, évêque d'Orléans, le T. R. P. Bailly, supérieur général des Assomptionnistes,

MM. Gerlier, président de la Jeunesse catholique de France, Le Thellier de Poncheville, etc, etc.

Dans la soirée nous longions la côte nord d'Irlande et dirigions notre course vers la côte nord de Terre-Neuve.

Nous ne sommes plus au temps des caravelles de Christophe Colomb ; nous n'appréhendions pas comme les compagnons de ce hardi navigateur la mer ténébreuse, nous faisons route bien mollement sur le dos de notre Impératrice sans heurt, ni choc, ni transes-atlantiques ; la mer était d'un calme qui nous permettait d'avoir tous les jours le bonheur de célébrer la sainte messe.

Notre Impératrice filait 20 nœuds à l'heure, mais le soleil filait aussi le sien et après avoir monté au 56° 26' de latitude, et après avoir perdu la terre de vue pendant quatre jours, nous entrions dans le Saint-Laurent par le détroit de Belle-Ile. Il était 5 heures du matin. Le phare de Belle-Ile jetait ses derniers éclats ; les premiers rayons du soleil donnaient une teinte de vieil or aux côtes est du Labrador et faisaient en même temps briller de l'éclat de l'argent ou plutôt du cristal les icebergs aux abords de la côte ouest de Terre-Neuve. C'était un beau décor. Il nous a fallu plus d'un jour et une nuit pour arriver en longeant la côte est de l'île Anticosti, propriété du chocolatier Menier aux côtes de Gaspésie et du nouveau Brunswick. Et voici que de lugubres scènes me reviennent à la mémoire avec les souvenirs qui se rattachent à ce pays qui devrait nous appartenir. N'est-ce pas là qu'ont vécu, n'est-ce pas de là qu'ont été arrachées ces familles Acadiennes dont j'ai connu

les descendants à Belle-Ile. Une de ces familles n'est-elle pas alliée à la mienne !

RIMOUSKI. — Nous stoppons pour permettre à la santé et à la douane de nous visiter, les uns sans nous visiter, les autres sans ouvrir nos sacs. C'est nous qui leur faisons visite. Entre honnêtes et saines gens, n'est-ce pas, pourquoi tant de formalités ?

Là les archevêques de Québec et de Montréal, les évêques de Rimouski et du Labrador — Monseigneur Blanche de Josselin — montèrent à bord pour offrir leurs hommages au représentant du Pape. Depuis ce moment jusqu'à notre débarquement à Québec ç'a été une marche triomphale. Pendant que notre *Empress of Ireland* remontait majestueusement l'incomparable Saint-Laurent, elle était entourée et suivie de petites embarcations à vapeur, de petits pétroliers remplis de braves Canadiens nous saluant, déployant au vent les inclinant vers nous de petits drapeaux français qu'ils tenaient à la main. Des deux rives du fleuve nous n'entendions que des salves d'artillerie, des sonneries de cloches, des chants, des hurrahs, des acclamations de toute une population amassée devant leurs habitations pavées. C'était, en même temps qu'un honneur rendu au Légat du Saint-Père, une manifestation à l'endroit de la France — Je le dis à regret, nous étions à peine trois cents Français et nous n'avions qu'un évêque Français avec nous. Ce verset du psaume me revenait à la mémoire : *non fecit taliter omni nationi*. Pauvre France ! *si scires donum Dei*, si tu savais profiter des dons que Dieu t'a départis. Tous

nous avions les larmes aux yeux, nous étions remués jusqu'au profond du cœur. La France nous à abandonnés, elle est encore bien coupable puisqu'elle vous persécute, puisqu'elle n'est plus pour vous qu'une marâtre, mais nos pères sont venus de France, nous l'aimons quand même, me disaient quelques braves gens.

Déjà à notre départ de Liverpool nous avions assisté à une scène inoubliable — ovations des catholiques de cette ville au cardinal Légat et adieux des Irlandais au Cardinal Loggus — nous ne pouvions pas retenir nos larmes, nous pensions que nous ne verrions rien de si beau pendant tout notre voyage. Cette scène n'était pourtant pas comparable à celle à laquelle nous avons assisté de Rimouski à Québec.

En même temps rien ne manquait pour le plaisir des yeux. Nous avions devant nous un vrai paysage suisse : aux bords du fleuve et sur les coteaux couverts de belles cultures, des maisons de bois peintes de différentes couleurs, plus loin de vastes forêts, des vallées profondes, plus loin encore, de hautes montagnes aux cimes neigeuses.

Vous parlerai-je de Lévis, de Québec avec leurs souvenirs historiques, de notre débarquement dans la plus vieille cité Canadienne, de la réception du Légat sur la place Dufferin près l'imposant château de Frontenac, semblable à une forteresse du moyen-âge, par les autorités de la province et de la ville ? Les journaux vous ont raconté toutes ces choses, ont reproduit tous les discours. C'était toujours le même enthousiasme, les mêmes ovations jusqu'à la fin du jour.

Un brave homme m'accosta en m'avancant la main : vous êtes Français, Monsieur ? Oui, lui répondis-je, et j'arrive de France — Moi aussi, me dit-il, d'origine je suis de France, je me nomme Testu ; notre mère nous disait bien, lorsque nous étions enfants, que de son temps les prêtres portaient ce que vous avez là, en me montrant mon rabat. Mais poursuivant la conversation, il me demanda de quelle province j'étais. Je suis Breton, lui dis-je. Ah ! vous êtes Breton ; on dit que les Bretons sont testus aussi. C'est bien vrai, ajoutai-je en riant, en lui donnant une seconde et chaude poignée de main, mais nous avons le droit, nous autres, d'être testus, car c'est pour le bien. Je le sais, me dit-il. Ah ! la France n'est plus bonne comme autrefois. J'étais humilié d'entendre la vérité dans la bouche de ce bon Canadien. Il ne faut pas croire tout ce que racontent les journaux, lui dis-je. Voyez, le bon Dieu se sert encore de la France pour faire le bien dans le monde ; ce sont nos Religieux et nos Religieuses qui viennent instruire vos enfants, évangéliser vos sauvages du Nord. Oui, mais c'est égal, me répéta-t-il, les gens ne sont plus comme autrefois ; nous voyons bien cela, quand vos frégates viennent chez nous.

Des trois journées que nous devions passer à Québec, j'en donnai une aux Religieuses de la Charité de Saint-Louis dont la maison mère est à Vannes et qui sont établies à Pont-Rouge depuis la persécution. Je tenais à donner à ces pauvres exilées et à leur supérieure générale en ce moment auprès d'elles, une marque de sympathie et leur prouver que nous ne les oublions pas. Bretons et Bretonnes réunis nous nous

croions pour quelques heures, pour un moment, encore en Bretagne. Nous ne nous lassions pas de parler du pays, de nos connaissances d'au-delà les mers. Parmi ces Religieuses je rencontrai deux Beliloises, Belle-Ile ni les Bellilois ne furent oubliés.

Le représentant de l'agence eut la bonté d'attendre mon retour à Québec pour faire l'excursion de la chute du Montmorency et le pèlerinage de Sainte-Anne de Beaupré. Ce pèlerinage a une origine Bretonne. Ce sont des marins Bretons naufragés sur cette côte qui construisirent la première chapelle sous le vocable de Sainte Anne. Là, comme chez nous, il y a beaucoup d'ex-voto. Celui qui m'a le plus frappé est celui des fumeurs, renfermant dans un très grand cadre les pipes de tous ceux qui ont fait vœu de renoncer au tabac.

De Québec nous partîmes pour Montréal. Chemin faisant, à mi-voie, nous nous arrêtâmes aux Trois-Rivières. Là aussi, nous devions porter quelques consolations, adoucir des amertumes. Ah ! que l'exil est amer ! Qu'ils attirent sur leurs têtes des charbons ardents, ceux qui font verser tant de larmes ! Depuis la persécution, les Religieuses de Kermaria ont établi un noviciat dans cette localité. Nous ne pouvions pas ne pas aller leur donner des nouvelles de la patrie ingrate mais tant aimée quand même. Nous fûmes accueillis avec la plus grande cordialité. Une religieuse Finistérienne nous souhaita la bienvenue en breton, deux novices de Bohême nous chantèrent le chant national de leur lointain pays, mais ce qui nous toucha jusqu'aux larmes ce fut nos chants et nos airs bretons. Là, comme à Pont-Rouge, nous avons perdu

la notion des distances, nous nous croyions chez nous.

Il fallut se séparer. Le Congrès Eucharistique allait commencer à Montréal. C'était le but de notre voyage. Le soir même de notre arrivée nous assistâmes à la fête des ouvriers réunis au nombre de 30.000 dans l'église de Notre-Dame. Je me rappelle la réflexion de M. le Curé de la cathédrale quand nous nous sommes vus dans le chœur de cette église, assis dans les stalles, tout près des cardinaux, au milieu des évêques.... Oui, le bon Dieu nous gâtait. Nous ne voyons jamais si belle, si imposante assemblée dans les églises de France. Dans la salle de l'Arena, quelques jours plus tard, ce n'était plus 30.000 hommes, c'était 40.000 jeunes gens chantant les chants patriotiques du Canada et notre beau cantique *Nous voulons Dieu*.... acclamant leurs orateurs, réclamant Monseigneur Touchet, Gerlier, l'abbé Le Thellier de Poncheville. Chaque groupe avait son étendard, son drapeau, mais le drapeau français était en avant. Comment rester froid devant semblable manifestation ! Eh bien, tout cela n'était rien près de la manifestation à laquelle nous allions assister le Dimanche suivant, manifestation que jamais, nulle part, personne ne reverra plus. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a jamais eu pareil triomphe depuis l'institution de la divine Eucharistie. Ce que nous avons vu en ce jour est inénarrable, est indescriptible. Nous étions 75.000 hommes formant cortège au Saint-Sacrement sur un parcours de 5 kilomètres défilant entre deux haies de 800.000 assistants recueillis comme dans une église, depuis midi jusqu'à 8 heures

du soir. Le défilé a commencé à midi, il était 3 heures lorsque le Saint-Sacrement sortait de l'église Notre-Dame, et 7 heures et demie lorsque nous arrivions au reposoir aux pieds du Montroyal. Hélas ! sur cette terre tout a une fin.

Le lendemain sur l'invitation de Monseigneur Bruchesi, nous fûmes à Oka — il faut vous dire qu'à la procession du Saint-Sacrement, j'avais l'honneur d'assister Monseigneur Blanche, évêque du Labrador, c'est à ce titre que je fus invité — dîner sous la tente avec les Cardinaux Vanutelli, Logues, Gibbons, archevêque de Baltimore, Nos Seigneurs Touchet, Rumeau, évêque d'Angers, et plusieurs autres évêques. Après dîner une députation de sauvages vint offrir ses hommages au Cardinal légat.

De retour à Montréal, il fallut nous préparer à prendre le mardi matin le steamer *Palace Toronto* pour l'excursion aux chutes du Niagara, remontant le Saint-Laurent en passant par les Rapides et les Mille Îles (en réalité 1687) en partie boisées et très fréquentées par des riches familles qui y possèdent des villas, et traversant dans toute sa longueur le lac Ontario (nous couchâmes à bord) jusqu'à Toronto. Nulle part je n'ai vu un hôtel aussi somptueux que King Edward Hotel de cette ville.

A Toronto nous déjeunâmes avant de monter cette fois en chemin de fer pour gagner Niagara Falls et de là par Buffalo la ville d'Albany. Je ne vous décris pas la plus grandiose des merveilles naturelles de l'Amérique du Nord. Tous les guides et touristes vous disent que la chute d'une hauteur de 47 mètres est divisée en deux par la Goat Island, etc,

etc. C'est une de ces choses qu'il faut voir pour s'en rendre compte.

Après nous être reposés une nuit dans la jolie ville d'Albany nous prîmes place sur le splendide palace steamer l'*Hendrick Hudson* pour descendre pendant toute une journée l'Hudson et nous rendre à New-York — l'Hudson est une très belle rivière coulant dans un parc ravissant — qu'à cette heure nous laissâmes de côté, poursuivant notre route jusqu'à Philadelphie. Après une nuit et un jour passés dans cette ville très intéressante à visiter — elle est la troisième ville des États-Unis, elle compte 130.000 habitants ; nous avons pu voir en détail, dans toutes ses parties les célèbres usines de la Baldwin Company d'où il peut sortir plus de 2000 locomotives en un an, soit près de 7 par jour — à 7 heures du soir nous prîmes le train rapide pour Wasghington où nous séjournâmes deux jours.

Wasghington, capitale des États-Unis, a été construite sur les plans du Major l'Enfant, ingénieur français. C'est une très jolie et très grande ville construite dans un parc aussi étendu que la ville. Il y fait très chaud, mais on y respire la fraîcheur. L'industrie et le commerce sont ici sans importance. Les rues très larges, ombragées d'érables, en grand nombre sont, comme toutes les rues des autres villes d'Amérique quand elles sont situées hors des quartiers commerçants, bordées de villas de style anglais avec escalier extérieur que l'on dirait posées sur un tapis de gazon. Un tiers de la population est composé de nègres. Le Sud des États-Unis ne sera bientôt peuplé que de noirs.

Il ne faut pas chercher en Amérique les beaux monuments religieux ni civils que nous possédons dans les grandes villes de notre vieille Europe, cependant l'on visite avec plaisir et intérêt le Capitole, l'Obélisque, la Maison Blanche etc, etc. Nous n'avons pas quitté la Capitale sans faire l'excursion très intéressante à cause de ses souvenirs du Mont Vernon où se trouvent, telle qu'elle était au moment de sa mort, la maison d'habitation de Wasghington, avec tous ses meubles, toutes ses dépendances, ainsi que son tombeau. Lafayette a vécu lui aussi dans ce riant séjour. Un beau steamer, *Charles Mocalester*, fait le service entre la ville et cette résidence princière.

Au bout de deux journées de séjour dans cette capitale, nous reprîmes le train pour nous arrêter à Baltimore, résidence du Cardinal Gibbons, primat des États-Unis, située à l'embouchure du Patapsas. De là nous revînmes à New-York, où nous séjournâmes trois jours. Ce n'était pas trop pour visiter cette immense ville composée de trois villes de très grande étendue : New-York proprement dit, Jersey City et Brooklin. Tout ici n'est pas seulement très grand, tout y est, pour ainsi dire, monstrueux. Les maisons sont tellement élevées avec leur quinze et vingt étages — il y en a une, la Métropolitaine, qui en a trente-deux — que dans certaines rues il faut lever la tête bien haut pour découvrir un coin du ciel.

Le bruit des trains circulant dans les rues, suspendus à une hauteur de deux et trois étages, est étourdissant, abrutissant. L'arrivée continuelle des trains et des paquebots de toutes sortes donne à cette

ville une animation à nulle autre pareille. Il faut voir cela pour avoir une idée de l'intensité de la circulation aux heures consacrées aux affaires. New-York n'est pas ce qu'on appelle une belle ville, et cependant, quand on y arrive le soir, la première impression qu'on en reçoit, tient de la féerie. Ses maisons si élevées dominées elles-mêmes par des tours de différentes hauteurs, toutes éclairées de feux électriques de couleurs variées, le va-et-vient continuel, des bateaux bacs éclairés eux aussi à profusion animent et donnent à ce panorama un cachet à part, un charme exceptionnel.

Inutile de vous dire que les milliardaires, les rois du café, du cuir, de la viande, de la laine, du coton, du diamant, du charbon, etc., etc., n'habitent pas les quartiers bruyants. Ils ont leurs hôtels sur les bords de l'Hudson et autour du Central Park.

Il est bien précieux ce parc au milieu de cette grande ville. Il ne ressemble pas aux monotones parcs de Londres qui ne présentent que de grandes pelouses ornées de groupes d'arbres ordinaires ; il est agrémenté de jolis petits paysages ; des routes carrossables le traversent en tous sens. Il permet, même et surtout aux skycrapers c'est-à-dire égratigneurs de nuées, quand ils descendent de leurs demeures aériennes de respirer le bon air que respirent les habitants de la terre. Une de ses curiosités, ce sont de nombreux petits écureuils gris. Ils me rappelaient les pigeons de Saint-Marc à Venise. Ils sont aussi apprivoisés que ceux-ci et viennent comme eux avec une grande familiarité gambader au milieu des promeneurs et manger à leurs pieds.

Quelle vie fiévreuse on mène dans ce pays, dans cette ville des dollars. Aussi nous avons quitté tout cela sans regrets, nous n'ambitionnions à tous ces gens au milieu desquels nous circulions qu'une seule chose — leur liberté — qu'ils nous doivent.

Le 22 septembre il fallut songer à notre retour en France. Nous prîmes place sur la *Lorraine* 15000 tonnes filant 25 nœuds, pour nous en revenir chez nous. La *Lorraine* est un des plus beaux paquebots de la C^{ie} Transatlantique : on y est très bien à tous les points de vue. Là je trouvai un aimable commissaire, un de mes anciens élèves de Sainte-Anne, qui, me trouvant trop l'étroit dans une cabine à deux, me donna, pour faire la traversée, la cabine de son sous-commissaire. Vous le voyez, j'étais gâté.

Passant auprès de la statue de la Liberté que nous avons donnée aux Américains et qui sert de phare à l'entrée du port, je me disais : pourquoi la laissons nous ici, pourquoi ne la ramenons-nous pas en France ? Nous en avons tant besoin dans notre beau pays. Ici, sur une terre qui nous est étrangère, nous respirons, comme tout le monde, l'air de la plus grande liberté, et nous allons rentrer chez nous pour redevenir des ilotes et des parias.

Il faut vous dire que pendant tout ce long voyage je n'ai pas quitté, un instant, ni en Angleterre, ni en Amérique, l'habit ecclésiastique, et que partout, sur les rues — même dans les quartiers si mal famés de Wittechapel et au marché des Juifs à Londres — sur les promenades, dans les hôtels, dans les palais, dans les musées, dans les gares, sur les paquebots, partout je n'ai eu que des marques de respect et de sympa-

thie. Nous étions trois, dans notre groupe, portant la soutane, nous étions parfois remarqués, personne ne nous a dit une parole désagréable. Ah ! *clergyman freench, clergyman romen, clergyman cattolic*, se disaient-ils entre eux, et c'est tout. Beaucoup nous saluaient ; encore une fois, personne, nulle part ne nous a manqué de respect.

Notre rabat faisait savoir que nous étions Français. Pendant notre séjour à Montréal, comme nous sortions de l'église Saint-Patrice, un prêtre américain vint à nous. Vous êtes des prêtres Français, nous dit-il, ah ! permettez-moi d'avoir le bonheur de vous serrer la main, vous êtes les confesseurs de la foi aujourd'hui.

En sortant du port de New-York, nous laissâmes à notre gauche Long-Island pour remonter jusqu'au 44° 24 de latitude et 56° 36 de longitude sous le Grand Banc de Terre-Neuve. M. Courcoux capitaine en second, en me montrant les sargasses, me fit remarquer que nous étions en plein Gulf Stream ; en cet endroit l'eau avait, ce jour-là, 24 degrés. Nous quittâmes, hélas ! ce banc de Terre-Neuve. Plusieurs furent pris de je ne sais quel malaise qui ne leur permettait plus de rester assis, et d'une nécessité de jouer un certain jeu qui consiste à jeter toujours tout ce qu'ils avaient de cœur dans leur jeu sur le carreau. Je ne voulus pas m'amuser à ce vilain jeu ; d'autant plus que les joueurs me disaient qu'à ce jeu l'on ne gagne jamais, que l'on ne ramasse rien du tout et que toute la chance était pour moi. Je me tins donc à l'écart — je fis de l'écarté, avec ceux qui, comme moi, ne voulaient pas les imiter.

Sept jours après avoir quitté New-York, à 7 heures et demie du soir, nous apercevions les feux des îles Scilly. Inutile de vous dire que nos cœurs battaient bien fort. Nous nous mîmes à chanter : *Vers les rives de France, Voguons en chantant, Oui voguons doucement, Pour nous les vents sont si doux.....* Le lendemain matin à 10 heures nous descendions au Havre. Nous savions par *Le Journal*, imprimé et distribué tous les jours à bord, que rien de sérieux ne s'était passé pendant notre absence. Tous les jours, à l'aller et au retour, par la télégraphie sans fil, nous étions tenus au courant des événements du vieux monde ; tous les soirs, à minuit, la Tour Eiffel nous donnait l'heure de Paris. J'ai visité avec Le Jéloux, mon aimable commissaire, la cabine des télégraphistes ; l'employé m'appliqua aux oreilles les récepteurs du Marconigraphe. J'entendais très bien, mais ne les comprenais pas, les communications du correspondant de l'île d'Ouessant. Que tout cela est merveilleux !

Nous avons fait un très heureux voyage ; nous n'avions plus qu'à remercier le bon Dieu. C'est ce que nous fîmes dans le sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours à Rouen. C'était le 29 septembre 1910.